

pliqua l'avocat, *plus puissant que la Cour, s'interdit pour toujours.* » Et, ajoutent ses biographes, il ne reparut plus au barreau. Il faut convenir que tout cela est fort spirituel ; mais, par malheur, cela manque complètement de vraisemblance, et probablement aussi de vérité ; car nous avons eu en mains la preuve qu'aussi long-temps que sa santé le lui permit, un an à peine avant sa mort, il prit part aux délibérations de l'ordre et donna des consultations ; nous avons aussi de fortes raisons de croire qu'il ne renonça pas à la plaidoirie.

A l'exemple d'un certain nombre de ses confrères, Anneix de Souvenel chercha dans la culture des lettres un délassement à ses travaux professionnels ; il entretenait même, suivant l'expression consacrée alors, commerce avec les neuf sœurs. Le critique Fréron qui, en ceci, nous permettra de ne pas être de son avis, s'exprime en ces termes sur notre avocat-poète : « Appliqué depuis long-temps à l'étude et à la discussion des lois, et voué par état et par la confiance du public à s'exprimer dans une langue étrangère sur le Parnasse, il ne parle pas moins bien celle de Muses, auxquelles il consacre ses moments de loisir. Il sait allier *Horace et Cujas, Ovide et d'Argentré* » (*Lettres sur quelques écrits du temps*, 30 septembre 1753, t. XI, p. 212). Il paraît qu'au temps de Fréron, le goût public était facile à contenter, car nous n'avons rien lu de plus fade que les vers d'Anneix de Souvenel : il était habile avocat, il ne pouvait guère être bon poète : *Ne sutor ultrà crepidam*. Voici la liste de ses écrits littéraires. I. *Lettres critiques et historiques touchant l'idée que les anciens avaient de la poésie, et celle qu'en ont les modernes*. Paris, 1712, in-12 ; Amsterdam, 1718, in-12 de 494 pages. Ces lettres sont au nombre de deux ; elles sont datées de Rennes, l'une le 4 juin 1710, l'autre le 4 février 1711. Les pages 495-497 de l'édition d'Amsterdam sont remplies par une *Épître en vers irréguliers*, adressés à M. L.-P. O\*\*\* (voy. J.-M. Quérard, *France littéraire*, t. IX). II. *Épître à l'ombre de Despréaux, ou Essais sur le goût moderne*, insérée en partie dans les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, t. XI, p. 212 (1753). Nous pouvons assurer que cette épître n'est même pas une ombre de celles de Boileau, et répéter sans crainte qu'il n'a manqué à Anneix de Souvenel qu'une chose pour faire de bons vers, c'était d'être poète. III. *La Solitude littéraire, Ode à l'ombre du grand Rousseau*, insérée dans l'*Année littéraire* (4) de Fréron, t. VII, p. 66 (1754). « Thémis, dit le critique, a toujours été aimée des Muses : les plus grands orateurs ont cul-

tivé la poésie. Cicéron lui-même faisait des vers tant bien que mal. » L'ode à J.-B. Rousseau est des plus faibles : l'auteur trouve dans les pages du lyrique les talents réunis d'Horace, de Pindare et d'Anacréon. Que n'a-t-il pris pour lui un peu des richesses de Rousseau ? IV. Dans le *Mercur de France* du mois d'octobre 1758 (1), on lit une pièce de vers datée de Rennes, le 15 avril précédent, et adressée, par Anneix de Souvenel, à M. Chevy, son médecin (2), qui l'avait arraché à la mort. Ces vers sont détestables ; mais on est obligé de reconnaître qu'ils ne sont pas plus mauvais que beaucoup de ceux qu'insérait le *Mercur*, et qu'ils ne déparent nullement ce recueil. Il est probable qu'Anneix n'a pas borné à ces essais son bagage littéraire ; mais ses biographes n'ont pu découvrir que ce que nous avons mentionné : la postérité ne leur en voudra pas. F. S.-In-r.

**SOUVESTRE (CHARLES-ÉMILE)**. — né à Morlaix, le 15 avril 1806. La famille de l'auteur des *Derniers Bretons* n'est bretonne que par adoption ; c'était une famille jacobite irlandaise, qui passa sur le continent après le triomphe définitif de la maison d'Orange, et s'établit en Bretagne, où elle francisa son nom anglais (*Sovester*) en *Souvestre*, *Souestre* et *Souetre*, nom assez fréquent aujourd'hui dans les Côtes-du-Nord. Le commerce, et principalement l'industrie de la tannerie, la fit assez rapidement prospérer. Dès 1748, nous trouvons dans l'échevinage de Saint-Brieuc un Souvestre de la Villemain, nommé de nouveau en 1754. (Ruffelet, *Annales briochines*.) Le père de l'illustre romancier, après avoir débuté dans l'administration des ponts-et-chaussées, s'était fixé à Morlaix, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1824.

Destiné d'abord à la carrière administrative, le jeune Emile passa quelques années au collège royal de Pontivy. C'était alors, à ce que nous ont dit ses condisciples, un vigoureux garçon, intelligent et sérieux, qui négligeait parfois ses livres classiques pour des croquis de mœurs bretonnes, où l'on pouvait déjà pressentir la direction future de ses études littéraires.

La mort de son père, qui coïncida à peu près avec la fin de ses études, le laissant libre de

(1) Nous copions dans le *Mercur* la lettre d'envoi de cette pièce de vers : « Monsieur, comme votre *Mercur* embrasse toutes sortes d'objets, vous jugerez si la pièce que je prends la liberté de vous adresser est digne d'y tenir une place : elle le mériterait à ne la considérer que du côté du cœur, mais je sais qu'il y a une autre façon d'apprécier les ouvrages, et c'est ce qui autorise mon doute : je le soumets à votre décision.

• J'ai l'honneur, etc.

• A. ANNEIX DE SOUVENEL, ancien bâtonnier des avocats au Parlement de Bretagne.

• A Rennes, ce 15 avril 1758. »

(2) Chirurgien-pensionnaire des États de Bretagne (élève de feu M. Petit) et docteur-médecin de la Faculté de Pont-à-Mousson. (*Note d'Anneix de Souvenel*.)

(1) Nous rectifions ici une indication peu exacte de M. Miorcec de Kerdanel, reproduite par M. Quérard ; elle avait entièrement dénoté M. Beuchot, qui chercha en vain dans les *Lettres sur quelques écrits du temps* ce qui ne se trouvait que dans l'*Année littéraire*.

choisir une carrière conforme à ses aptitudes, il se décida pour le barreau, et alla suivre à Paris les cours de la Faculté de droit. Il avait d'ailleurs une arrière-pensée. La révolution littéraire, inaugurée par Châteaubriand, Lamartine et Victor Hugo, était alors triomphante sur tous les points, et attirait invinciblement à elle tous les jeunes talents qui se sentaient assez fortement trempés pour cette bataille d'idées. Émile Souvestre était du nombre. Il arrivait à Paris avec tout un bagage littéraire, des esquisses, des vers, un drame d'actualité, le *Siège de Missolonghi*. La faveur publique était alors aux fils de Périclès, aussi ardente et plus justifiable que le dénigrement dont on les a poursuivis depuis. Cette œuvre, qui ne devait valoir, ni plus ni moins, que toutes les actualités sincèrement écrites, procura à son auteur les encouragements d'un compatriote bienveillant, fort bon juge d'ailleurs, Alexandre Duval; mais la censure y vit des choses mal séantes au respect dû au Sultan; une direction, qui avait reçu la pièce, fut remplacée par une autre moins favorable, et le drame ne fut pas joué.

Souvestre songeait peut-être à prendre sa revanche, quand une catastrophe de famille l'arrêta court. Son frère aîné, capitaine au long-cours, avait péri dans un naufrage, laissant dans une situation des plus précaires sa veuve, sa mère et ses sœurs. Le frère survivant accepta sans hésiter la grave responsabilité qui lui incombait; il quitta Paris, vint en Bretagne, et trouva à Nantes, chez un homme intelligent dont le nom est familier à nos lecteurs, une position qui lui permettait de faire face aux embarras les plus immédiats. Nantes était alors un centre d'activité intellectuelle, entretenue par une foule de causes qu'il serait trop long d'approfondir. Une revue que l'on a justement appelée la « Revue d'Edimbourg de la Bretagne, » le *Lycée armoricain*, était le lien commun de ces aspirations à la renaissance des idées, et Souvestre devint naturellement l'un des plus actifs collaborateurs du *Lycée*. L'opinion libérale, prédominante à Nantes, poussait alors, par ses représentants les plus influents, à de généreuses tentatives pour l'éducation populaire, et à la mise en pratique des systèmes d'éducation inaugurés en Angleterre et sur le continent. Une école fut créée à Nantes, sur de larges bases, sous les auspices du député Luminais et de ses amis, et la méthode Jacotot y fut appliquée par deux jeunes professeurs, que leur aptitude et leur savoir appelaient naturellement à la diriger: c'était M. Papot pour les sciences, et Souvestre pour les lettres. L'établissement prospéra, et Souvestre, qui regardait sans doute son avenir comme engagé dans sa voie définitive, crut l'assurer encore mieux en contractant un mariage que la mort vint dissoudre au bout de moins d'une année (1830).

Cette cruelle épreuve fit sur l'âme du jeune

professeur une impression dont on retrouve la trace dans les pages qu'il écrivait à cette date. Sa vie de famille était momentanément brisée; il la renoua dans une union nouvelle avec la sœur de son associé, M<sup>lle</sup> Nanine Papot, auteur elle-même de quelques nouvelles bien écrites, et qui eût été un romancier délicat, si elle n'eût préféré le mérite plus sérieux d'une excellente mère de famille.

Quelques dissidences de méthode amenèrent entre les deux associés une dissolution de société, à la suite de laquelle Souvestre vint à Morlaix avec l'intention de se fixer près de sa mère. Le choléra, qui mit les jours de sa femme en danger, le chassa de sa ville natale, et il accepta à Brest la direction d'un journal démocratique, le *Finistère*, que son talent ne put sauver (1832).

Avant de quitter Nantes, il avait publié chez Mellinet trois opuscules, dont deux recueils de poésies (*Trois Femmes poètes inconnues, Rêves poétiques*) et une brochure pleine de vues élevées *Sur les Arts, comme puissance gouvernementale*. A Brest, il mit à profit son séjour pour donner une édition in-4° du livre de Cambry, *Le Finistère en 1794*, auquel il ajouta, sous le titre de *Finistère en 1836* (même format), l'étude descriptive et statistique la plus complète que nous possédions sur ce beau département.

En sortant du journalisme, Souvestre était rentré dans l'enseignement, en professant la rhétorique dans l'institution libre que M. Faure venait de fonder à Brest. Mais le climat pluvieux de cette ville ayant sérieusement altéré sa santé, et les médecins lui ayant conseillé l'air plus sain des montagnes, il sollicita et obtint une chaire de même rang à Mulhouse.

Cette vie agitée ne l'empêchait point de préparer laborieusement l'avenir littéraire qu'il entrevoyait. Il adressait à un journal quotidien de Paris, le *Temps*, des articles de critique bibliographique; il publiait un roman en deux volumes; l'*Echelle des Femmes*, sobre et vigoureux tableau des misères sociales qui pèsent sur la femme de toutes les classes. En même temps, il mettait la dernière main au vrai monument de sa vie, les *Derniers Bretons*. Inséré d'abord par fragments dans la *Revue des Deux Mondes*, le livre parut en quatre volumes in-8° (1835-1836). L'immense impression que produisit ce livre, véritable événement littéraire, a besoin d'être expliquée en quelques mots.

Certes, en 1836, la Bretagne était loin d'être une *terra incognita* de la littérature française. Elle avait été découverte depuis quarante ans par un voyageur qui avait trouvé moyen de recueillir, entre Brest et Quimperlé, un renom d'aussi bon aloi que son contemporain Cook en explorant l'Océanie. Cambry aimait la Bretagne, sans la comprendre assez; il l'avait saisie surtout par les côtés qu'il n'aimait pas; il avait voyagé sous le fusil invi-

sible des chouans ; il l'avait racontée enfin dans la langue facile et superficielle des gens d'esprit de son temps. Et, cependant, il y avait dans son livre une telle empreinte de vérité réelle, que la foule des amateurs se jeta avec fureur sur ce livre, et que la Bretagne devint tout-à-coup à la mode. Ce fut d'abord la Bretagne pittoresque toute seule, puis, après 1815, la Bretagne catholique et royaliste. Les *Waltercottisseurs* de dixième rang cherchaient une Ecosse française ; ils la prirent dans Cambry, le plus souvent sans le citer. Bonnelier fit ses romans, Marchangy un demi-volume de son *Tristan*, Roujoux son intolérable et fausse histoire. La vérité, tant sacrifiée, reparaisait quelquefois dans les spirituelles causeries de Romieu (*Revue de Paris*), dans les romans (d'une vigueur quelquefois poussée à l'excès) d'Ernest Ménard, dans les *Antiquités*, sèches et techniques, mais consciencieuses, de Freminville ; enfin, dans la *Guionvac'h* de Dufilhol, excellente étude, injustement oubliée aujourd'hui.

De quelque façon que l'on juge les *Derniers Bretons*, il faut bien reconnaître que la Bretagne eut, pour la première fois, un portrait en pied digne d'elle. C'était une nature, une race, et une langue distinctes, nouvelles, prises pour la première fois au sérieux. Le terrain était circonscrit dans ses vraies limites, celles du vieil Armor, aux souvenirs impérissables, et non celles de la diplomatie féodale qui avait présidé à la création du duché. Le livre s'ouvrait par une topographie brillamment descriptive, complétant, sans chercher à les faire oublier, les admirables pages d'un grand historien sur le panorama de la Bretagne (1). Du Léon et de ses fêtes religieuses, l'auteur passait successivement à la Cornouaille et à ses luttes, au Trégorrois et à ses joyeux pardons, au Vannetais et à ses chouans.

Dans la seconde partie, il établissait avec une érudition sobre et nette la filiation celtique de la langue bretonne, et après avoir résumé les témoignages historiques qui justifient l'ancienne importance de la poésie bardique, il en venait à étudier, dans son répertoire actuel, la poésie populaire de la Bretagne. Il ne faut pas oublier que le beau livre de M. de la Villemarqué venait à peine de paraître, et que ce sujet, aujourd'hui bien connu, était, en 1836, un terrain neuf où c'est merveille que Souvestre ait pu se diriger avec une telle sûreté de tact et de critique. Il avait déjà commencé à recueillir des chants bretons ; et dans le *Finistère*, en 1834, il en avait publié un premier essaim ; ceux qu'il a insérés dans les *Derniers Bretons* pourraient former une collection restreinte, mais complète, et donnant une juste idée de tous les genres entre lesquels se partage cette poésie. Souvestre réduit ces genres à quatre, qu'il appelle les

*Cantiques*, les *Guerz*, les *Chansons*, les *Sônes*. M. de la Villemarqué les réduit encore davantage, car il ne reconnaît que les chants historiques (*Guerz*), les chants religieux et les chants domestiques (*Sônes*). Ce que Souvestre appelle plus spécialement la chanson est pour son confrère un genre français et moderne qu'il exclut de sa collection, pour ne pas manquer à son titre de *Barzaz*.

Notre auteur, qui ne s'est point imposé une limite historique, et qui ne tient qu'à donner un bilan bien complet de toute la littérature armoricaine, continue en analysant les longs poèmes moraux, sentencieux ou satyriques, qui se récitent au lieu de se chanter ; il révèle le premier au public français et (faut-il le dire !) au nôtre, le talent net et incisif de Ricou, la verve si gauloise de Le Gall. Mais nous le comprenons moins quand, en citant le fameux *Michel Morin*, de Le Laé, il déclare n'y trouver « rien de breton. » Le canevas primitif est sans doute un vieux fabliau français (picard, si je ne me trompe) ; mais la forme est bien bretonne, et la vogue qui l'a consacré parmi nous prouve assez que les paysans de nos campagnes y ont reconnu un des leurs.

La partie consacrée au théâtre breton (t. III) est la plus neuve de l'ouvrage : c'est une matière vierge, dont Souvestre a tiré un parti merveilleux. Il a débrouillé avec une grande sagacité critique les origines confuses et sans date de cet art dramatique, d'une si grande vigueur barbare, et que rappelle de si près le théâtre chrétien de Hrosvittha. Il a fidèlement analysé, en les enchâssant dans des récits ingénieux, ces grands drames religieux et chevaleresques, *Saint-Guillaume*, *les Quatre Fils Aymon*, *Sainte Triphine*, et nous verrons plus loin quel souvenir lui en est resté.

La dernière section (t. IV) est une sorte de revue attrayante et poétique de la vie matérielle du peuple breton, de ses habitudes agricoles, commerciales, industrielles. C'est surtout à cette partie que nous appliquerons ce que dit l'auteur, dans sa préface, de l'ensemble de son œuvre : « Ce ne sera ni une statistique, ni un mémoire savant sur ce pays, encore moins un roman ou un voyage, mais un document d'histoire métaphysique, une étude faite sur la nature d'une population dans ce qu'elle a de plus primitif et de plus intime. Après mon livre, il restera encore beaucoup à dire sur la Bretagne : il y aura encore matière pour les savants, les économistes, les littérateurs ; mais j'ai tâché qu'il ne restât rien à faire aux historiens moralistes. »

Le livre réussit donc comme une révélation neuve, émouvante, sincère surtout ; mais il attira à l'auteur des inimitiés ardentes autant qu'irrémédiables. Traités jusque-là en enfants gâtés par les fantaisies d'une littérature banale, les Bretons furent mortifiés de reconnaître dans le livre de Souvestre, à côté de leurs qualités

(1) Michelet, *Histoire de France*, II, § 1.

fidèlement racontées, leurs défauts généraux, qui ne sont le plus souvent que les exagérations de leurs vertus mêmes. Or, ce qui envenimait les griefs, c'est que, généralement, la critique de l'auteur portait juste; et, pour ne pas avouer qu'on se sentait blessé, on attaqua les *Derniers Bretons* par tous les endroits où il y avait prise. On ne releva pas, bien entendu, certaines inexactitudes amenées par le désir de polir et de rehausser des sujets frustes ou un peu sauvages; mais on attaqua des défauts de style, des abus de néologisme, quelques excès de recherche dans la forme, efflorescences d'une végétation trop vigoureuse. On releva, avec une obstination qui devenait de la mauvaise foi, quelques erreurs de fait, et notamment les passages relatifs à *Notre-Dame-de-la-Haine* et à la procession nocturne fusillée par des gardes nationaux. Souvestre, dans une édition postérieure, supprima lui-même ce dernier épisode qu'il tenait (nous a-t-on laissé supposer) de son père, conteur plus spirituel que sûr. Mais les haines les moins avouables ont tellement abusé de ce simple incident pour diframer l'honneur de Souvestre, que ses amis ont le droit de prouver, pièces en mains, que la pensée atroce dont il s'agit n'exista pas seulement dans la pensée du narrateur. Nous avons trouvé, aux archives municipales de Morlaix (*section des documents historiques, année 1791*), un récit de l'expédition dirigée par la garde nationale de cette ville contre les mineurs insurgés de Poullaouen. (Signé Crettet, officier municipal.) Nous y renvoyons ceux qui seraient curieux de voir quels moyens furent proposés pour donner une leçon à ces malheureux égarés par la misère.

Quant à la dévotion homicide à *Notre-Dame-de-la-Haine*, il n'y a d'erreur que dans le nom, car il est facile de rattacher ce qui concerne cette petite chapelle à *Saint-Yves-de-Vérité*, près Tréguier. Du reste, un procès assez récent devant la Cour d'assises des Côtes-du-Nord, a prouvé, par certains détails, que *Saint-Yves-de-Vérité* n'est pas le seul saint invoqué par des paysans exaspérés contre un ennemi ou seulement un homme qui les gêne.

Après les *Derniers Bretons*, Souvestre rentra pour quelque temps dans la voie des études sociales contemporaines, ouverte pour lui par l'*Echelle des Femmes*. L'année suivante (1837), il lançait *Riche et Pauvre*, dont l'effet dut dépasser toutes ses prévisions. Dans cette histoire poignante d'un enfant du peuple jeté par une protection imprévoyante dans une carrière libérale, et succombant fatalement à la peine, les partis virent une déclaration de guerre à la société. On appela l'auteur un déclamateur subversif... Or, rien n'était moins déclamatoire que ce livre. Le riche (Arthur Boissard) n'y est nullement un méchant homme: c'est un fils de famille distingué, de nobles sentiments, mais

dont la *vie facile* énerve les bons instincts et élargit la conscience. On pardonnait à Balzac de ranger les hommes en deux classes, les fripons et les dupes, et de dire tranquillement à son public: « Ne soyez pas les dupes. » Mais l'on trouvait dangereux un romancier d'une moralité incontestée, qui se permettait de dire: « Ne peut-on essayer une telle réforme dans les mœurs, que la vie extérieure ne soit pas invitablement la lutte des forts et des faibles? »

Deux ans plus tard, l'*Homme et l'Argent* raviva encore la querelle (1839). L'histoire était fort simple: c'était celle d'un modeste fabricant engagé dans une lutte industrielle avec un concurrent sans âme, mais non sans capitaux, et écrasé dans cette bataille impitoyable. Ce livre n'effleurait pas d'autres questions que celles que nous avons tous vues aux mains des économistes les moins chevaliers, Blanqui aîné, Bœstiat, Michel Chevalier; mais il n'échappa point au sort de *Riche et Pauvre*.

Pendant ce temps, la position matérielle de Souvestre avait eu à subir de nouvelles vicissitudes. Nous l'avons laissé à Mulhouse collaborant à quelques grandes publications. Un article qu'il fit paraître sur cette ville et son industrie lui attira des tracasseries qui achevèrent de le brouiller avec la vie des petites villes. Il prit un parti décisif, et, résolu à chercher désormais dans un talent déjà connu les ressources qu'il avait jusque-là trouvées dans l'enseignement, il vint définitivement s'établir à Paris à la fin de 1836.

Le troisième étage d'une grande maison située à l'angle du faubourg Poissonnière, et d'où la vue plongeait sur de grands jardins ombreux, fut la retraite qu'il choisit pour abriter sa jeune famille et sa laborieuse existence, et il y resta fidèle jusqu'au dernier jour. Il s'était personnellement réservé pour cabinet de travail une étroite mansarde sous les toits; il s'y enfermait tout le jour, seul avec quelques livres (des classiques grecs surtout), porté à porte avec d'honnêtes ouvriers qu'il voyait quelquefois, et dont la causerie simple et sérieuse le délassait, en même temps qu'elle l'initiait, comme moraliste et comme romancier, aux secrets de la vie du vrai peuple.

Il était arrivé de province avec des œuvres prêtes ou ébauchées, armé de pied en cap pour la vie littéraire, à laquelle des offres séduisantes et plusieurs fois répétées ne purent le faire renoncer. Dès 1832, pendant son séjour à Morlaix, on lui avait proposé les fonctions de substitut à trois différents tribunaux; il avait refusé, ne voulant pas s'engager avec un pouvoir dont les tendances lui semblaient déjà froisser ses idées personnelles. A son arrivée à Paris (1836), un agent du ministère Guizot vint lui faire des offres dont il était aisé de deviner le but, et qu'il déclina par la même raison. Enfin, quelques années après, quand la *Revue*

des *Deux Mondes*, dont il était le collaborateur littéraire, se rallia au ministère, M. de Salvandy lui offrit, à son choix et sans plus de succès, une chaire de littérature, soit à Rennes, soit à Bordeaux, ou dans toute autre ville du midi.

Revenons à ses travaux. Dès 1836, il entra à la rédaction littéraire du *Temps*, en se chargeant de la partie critique de ce journal : au bout d'une année, il le quitta pour remplir les mêmes fonctions au *National*, puis au *Commerce*, et enfin au *Siècle*. Cette participation au journalisme ne dura pas long-temps ; car, dès 1842, il ne collaborait plus aux journaux que par des romans ou des nouvelles. Quant aux revues, il était entré à la *Revue de Paris*, où il avait notamment publié des études attrayantes sur les colonies françaises au XVII<sup>e</sup> siècle et avait continué sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes*.

Ses romans de cette seconde période ne sont pas très-nombreux. On peut les partager en deux catégories, la *série bretonne* et la *série sociale*. La première comprend les *Mémoires d'un Sans-Culotte bas-breton*, voyage fictif destiné à donner sous une forme énergiquement dramatisée l'histoire de la Révolution en Bretagne, quelque chose comme un voyage d'Anachais en 1794. Ajoutons-y un recueil, généralement fidèle et toujours très-vivant, des légendes et des superstitions de la Bretagne, le *Foyer breton*, et même un ouvrage historique, *Pierre et Jean*, réunion sous un seul titre de deux études bien distinctes (que Souvestre affectionnait particulièrement) : *Pierre*, c'est l'histoire du fameux Pierre Landais (*voy. ce nom*), que Souvestre venge justement des calomnies et des injures de l'histoire superficielle ; *Jean* est un épisode de la colonisation de la Martinique par les Français, il y a deux cents ans. Quant aux romans sociaux, auxquels il faut joindre un certain nombre de nouvelles publiées dans la *Démocratie pacifique* de 1845 à 1848, nous en parlerons plus loin, et nous en apprécierons l'ensemble.

Ce fut le théâtre qui, de 1837 à 1848, l'occupa davantage. Pendant ces onze années, nous le voyons lancer une quinzaine de pièces dont quatre seulement en collaboration. Il débuta par *Riche et Pauvre*, qui n'était que la mise à la scène de son roman du même nom, sauf le dénouement qui fut justement blâmé, comme trop mélodramatique. Du reste, à part quelques détails du même genre, les pièces de Souvestre trouvèrent dans le public une faveur qui fit de son nom l'un des plus populaires du Boulevard, sans oublier diverses réussites au Vaudeville, aux Français et à l'Odéon.

La Révolution de février arriva. Souvestre se trouvait, par ses idées comme par ses relations personnelles, appelé à une part active dans ce grand mouvement, dont il saluait avec enthousiasme,

dans ses lettres, le triomphe sans proscription. Il commença par n'accepter d'autres fonctions que les fonctions gratuites de membre de la commission des théâtres et de celle de réorganisation de l'enseignement. Des amis, confiants dans la popularité de son nom, lui conseillèrent de se présenter comme candidat du Finistère aux élections de la Constituante (avril 1848). Le voyage électoral qu'il accomplit alors dans les diverses villes du département fut une série de triomphes oratoires qui semblaient promettre une majorité énorme en face du scrutin. Mais des intrigues locales et des haines hypocrites firent échouer cette candidature malgré l'appui de 46.000 électeurs, et la Constituante compta un véritable orateur de moins. Une seconde tentative, faite deux mois plus tard, échoua par suite de combinaisons étrangères à sa personne.

M. Carnot, ministre de l'instruction publique, venait de créer, sous le titre d'*Ecole d'administration*, un établissement qui semblait appelé à rendre de grands services à notre corps administratif, en préparant pour les emplois publics des candidats offrant des garanties d'instruction et d'aptitude, au lieu de hasard et de protection. Souvestre fut naturellement appelé à une chaire dans cette Ecole, qui dura malheureusement bien peu ; et, la même année, le ministre A. de Vaulabelle ayant organisé dans les divers arrondissements de Paris des lectures du soir, qui devaient être pour le peuple ce qu'est le Collège de France pour les classes plus cultivées, Emile Souvestre fut chargé du cours du Palais-National, enseignement non rétribué, auquel sa parole sérieuse et vive attira un public nombreux, défiant d'abord, mais bientôt sympathique. Une étroite intimité de pensée s'établit entre le professeur et ses auditeurs, en grande partie ouvriers intelligents et pères de famille, qui venaient, après la leçon, le consulter sur les livres qu'ils devaient lire ou mettre aux mains de leurs enfants.

Après ces lectures vint un cours d'histoire générale qui eut le même succès (1850). L'auteur avait successivement passé en revue les Hébreux, les Egyptiens, les grands empires de l'Asie et les Grecs jusqu'à Alexandre, quand la suppression des lectures du soir vint le rendre à ses travaux exclusivement littéraires.

A la même date, il avait eu l'heureuse idée de réunir en un petit volume une série d'études morales déjà publiées dans le *Magasin pittoresque*. Ce volume, intitulé *Un Philosophe sous les toits*, eut un succès sur lequel l'auteur n'avait pas semblé compter ; car il l'avait cédé à peu près pour rien à l'éditeur, Michel Lévy. L'Académie, sur la proposition de Victor Hugo, lui décerna un de ses prix pour les ouvrages utiles aux mœurs, et la première édition s'écoula avec une rapidité inouïe.

Ce livre et ceux qui le suivirent (*Les Confes-*

sions d'un Ouvrier, le *Mémorial de famille*), manuels d'une philosophie douce, pacifique et vraiment populaire, eurent une autre singularité; ils furent adoptés et prônés par le parti qui avait toujours regardé Souvestre comme un de ses adversaires bien arrêtés. A l'Académie, et dans les journaux, les hommes qui s'intitulaient alors spécialement « le parti de l'ordre » proclamèrent que le romancier démocrate, converti par des faits récents, arborait franchement le drapeau de la conservation et des idées modérées. »

Il y avait là un malentendu sincère, et peut-être chez quelques-uns une stratégie perfide. Ceci demande une explication.

Emile Souvestre avait abordé le roman social à une époque où les idées sociales, mises en avant sous une forme pacifique par Saint-Simon et Fourier, sous une forme plus militante par Godefroy Cavaignac et ses nombreux amis, livraient une bataille de chaque heure à un ordre de chose qui s'affaiblissait lentement à la suite de la commotion de 1830. Comme il arrive en toute guerre d'idées, les assaillants ne voyaient guère que les abus de cet ordre de choses, et ses amis les défendaient aussi énergiquement que ses bases les plus légitimes. L'ardent romancier prit à partie ces abus (et rien de plus) dans les romans que nous avons cités, et dans ceux qui suivirent, *le Mât de Cocagne*, *les Réprochés et les Elus*, et quelques autres. Les inégalités sociales proscrites par les lois et conservées en bien des points par une routine plus forte que les lois; l'éducation presque nulle pour les pauvres, si défectueuse pour les autres; le mariage livré au hasard des spéculations et des convenances, si souvent contracté sans sympathie, sans réflexion et sans sincérité; la femme, livrée par une éducation incomplète à la dissipation ou à une vie quasi-végétative; l'aptitude de tous aux fonctions publiques, annulée par l'intrigue et la faveur; le souci des grandes idées cédant la place à celui des grandes affaires; « l'argent roi du monde; » tels furent les vices sociaux dont il poursuivit la réforme, encore plus dans les mœurs que dans les lois, durant la première période de sa vie littéraire, de 1836 à 1848.

Mais, en 1849, la scène avait changé. La démocratie triomphante poursuivait un essai d'organisation, attaqué par des ennemis irrités et irritants, et, par contre, quelquefois compromis par des sophistes qui jetaient dans les masses des germes de violence et de haine. A ces dangereux conseillers, dont les partis ennemis exagéraient à dessein le nombre, l'influence et les projets, il fallait opposer, au nom de la République fraternelle, les leçons d'une modération qui ne fût pas de la mollesse et d'une paix qui ne fût pas un désarmement. Le romancier qui, pendant douze ans, avait dit à la bourgeoisie victorieuse : « N'oublie pas tes frères souffrants, » avait bien le droit de venir dire aux classes in-

férieures qui arrivaient au pouvoir : « Elevez-vous par la magnanimité au niveau des classes jusqu'ici régnantes : on ne fonde rien avec la haine ! »

Les petits livres de Souvestre ne furent donc pas, comme on l'a voulu dire, des concessions à un courant d'idées réactionnaires, alors très-puissant; et la preuve, c'est qu'à la même date, il donnait au théâtre deux ou trois pièces écrites dans son ancienne manière : *Un Enfant de Paris* et *Un Paysan d'aujourd'hui*. La première de ces pièces fut violemment attaquée par J. Janin, qui en mêla le compte-rendu à une histoire de société secrète que l'on jugeait en ce moment, et il s'ensuivit une polémique où le critique n'eut pas l'avantage.

Une pièce plus importante, car c'était une tentative toute nouvelle au théâtre, ce fut le *Mystère de Saint-Guillaume*, joué à l'Ambigu en 1854. Ce grand drame barbare, qu'il avait analysé dans les *Derniers Bretons*, avait fortement saisi son imagination; il le refondit complètement en en conservant la charpente, ainsi que les scènes les plus dramatiques, et en donnant à la pièce une portée philosophique étrangère à l'œuvre primitive. Le public fut très-sympathique à cette excursion hardie dans le domaine du théâtre le plus ancien de la France, et parmi les littérateurs éminents qui vinrent juger l'œuvre à sa première représentation, on put voir Victor Hugo applaudissant chaudement ce franc succès du romantisme.

Deux ans s'écoulèrent ensuite sans que Souvestre, malade, frappé au cœur par des événements inattendus, produisit aucune œuvre de quelque étendue. En 1853, le gouvernement cantonal de Neuchâtel (Suisse), l'ayant appelé à faire à Neuchâtel un cours populaire dans le genre de celui qu'il avait fait au Palais-National, il se rendit en Suisse avec sa famille et fit, non seulement à Neuchâtel, mais à Lausanne, à Vevey, à la Chaux-de-Fonds, des cours qui eurent un succès prodigieux. Le produit d'une de ses leçons fut envoyé aux habitants d'une commune de l'Oberland, en proie à une famine atroce. Ces braves gens envoyèrent au professeur des délégués chargés de lui offrir un des plus beaux produits de leur industrie : c'était un de ces petits paysages en relief que fabrique spécialement le canton de Berne, présent naïf et délicat dont Souvestre, touché au cœur, écrivait à un de ses amis : « Voilà les véritables croix d'honneur ! »

Les souvenirs que ce voyage lui laissa dans l'esprit ajoutèrent encore à la pénible impression qu'il éprouva au retour, en étudiant l'aspect moral de son pays. « La facilité à se démentir au souffle variable des intérêts et des passions, l'abandon des lectures sérieuses, l'accroissement du luxe, hors de proportion avec les fortunes, l'exigence des faux besoins, qui ne peuvent se satisfaire qu'aux dépens de la



culture de l'âme, tous les périls et tous les vices de notre société, jugée avec une grande sévérité, remplissaient son cœur d'amertume (1). » Cette sévérité n'excluait pas cependant une grande confiance dans l'avenir. A la fin des *Causeries historiques et littéraires*, où il avait résumé les leçons qu'il avait faites en Suisse, on lit les lignes suivantes : « Si Dieu a mis dans nos esprits le désir du perfectionnement pour ce qui nous entoure et pour nous-mêmes, c'est qu'il a voulu que ce désir profitât à sa création. Le progrès, pour donner un nom humain à une des manifestations de la loi divine, le progrès s'accomplira avec nous, par nous, malgré nous, selon que nous serons les soldats actifs, nonchalants ou révoltés de cette grande campagne terrestre. — Le fait, c'est à-dire la rencontre fortuite d'actes extérieurs, ne deviendra pas plus la loi de l'avenir qu'elle n'a été la loi du passé, et, tôt ou tard, l'idée reprendra le gouvernement des choses de la terre. »

Au printemps de 1854, il s'était retiré pour la saison dans un joli cottage de la colline de Montmorency, et il y mettait la dernière main à un nouveau cours qu'il préparait pour son retour en Suisse à l'automne. En même temps, il poussait activement, en collaboration avec son genre (M. Lesbazeilles), et avec l'auteur de cet article, une *Histoire des colonisations européennes*, sujet dramatique et fécond, déjà ébauché par lui depuis une quinzaine d'années, comme nous l'avons vu. Mais il luttait alors contre une maladie cruelle qui avait déjà fréquemment interrompu ses travaux, et que développaient rapidement un travail excessif et le manque absolu d'exercice. C'était une hypertrophie du cœur, à laquelle les médecins, trompés par les apparences d'une santé vigoureuse, se refusèrent à croire. Le 8 juillet 1854, il sembla un peu mieux, annonça l'intention de se lever pour s'occuper de son jardin, causa gaiement avec ses jeunes filles, puis tout-à-coup, s'étant mis sur son séant pour essayer de s'habiller, il retomba épuisé sur son oreiller. Il était mort.

Son corps, provisoirement déposé dans le cimetière de Montmorency, fut exhumé quelques jours après et enseveli au cimetière de l'Est, où le pasteur Paschoud, son ami, prononça sur sa tombe quelques paroles d'une éloquence simple, pénétrante et convaincue.

Malgré l'isolement relatif dans lequel Souvestre avait cru devoir vivre, les témoignages d'une sympathie sincère affluèrent autour de sa mémoire, et donnèrent la mesure du respect que son caractère avait inspiré à ses adversaires autant qu'à ses amis. Jules Janin s'honora en rendant le premier un hommage public à son ancien antagoniste (*Débats*, 12 juillet). La

*Revue trimestrielle*, organe important de l'opinion libérale en Belgique, publia une excellente étude sur Emile Souvestre par M. Jules Kergomard. M. Ed. Charton donna dans le *Magasin pittoresque*, auquel Souvestre avait collaboré depuis sa fondation, une notice biographique courte et substantielle, la seule, du reste, que nous connaissions. Enfin, l'Académie française décerna à M<sup>me</sup> Souvestre le *prix Lambert*, destiné spécialement aux familles d'écrivains connus par d'honorables travaux.

Dans cette esquisse rapide, nous avons envisagé les œuvres de Souvestre sous le rapport moral plutôt qu'au point de vue de leur valeur littéraire. Sous ce rapport, comme sous l'autre, il y a plusieurs phases à étudier.

Dans la première période, depuis le début jusque vers 1838, c'est un talent qui a trouvé sa voie, mais qui cherche sa forme, et qui, tout en dessinant d'abord ses qualités les plus incontestables, le nerf, l'abondance dans la sobriété, la concision grave et un peu sentencieuse du Breton, sacrifie quelquefois, par l'abus de la couleur et du néologisme, au romantisme dont il est un des disciples convaincus.

Les livres des dix années suivantes accusent une transformation. Le style s'y est condensé, et, en quelque sorte, cristallisé; la maturité se manifeste par une forme plus sculpturale, plus simple, sans perdre de sa vigueur et de son accent.

Si, durant cette seconde période, Souvestre a produit peu de romans proprement dits, en revanche, ses nouvelles détachées, éparses, dans le *National*, la *Démocratie pacifique*, la *Revue des Deux Mondes*, sont très-nombreuses. Dans cette dernière revue, dont il était l'un des romanciers les plus accrédités, il publia une série d'épisodes sur les guerres de la Vendée et de la chouannerie, *Jean Chouan*, le *Sonneur de cloches*, etc., qui peuvent passer pour des modèles de roman historique et de biographie dramatisée. Une série de récits plus intimes fut destinée à initier le lecteur à la vie domestique, aux usages, aux dernières superstitions des vieilles populations rurales de la France, paysans, meuniers, bûcherons, artisans nomades et mendiants. Ces récits, réunis en volumes de la collection Michel Lévy (*les Derniers Paysans*, *Sous les Filets*, etc.), furent suivis, après le voyage en Suisse, en 1853, de scènes de la vie helvétique, interrompues par sa mort; la dernière de ces nouvelles, *l'Hôtelier de Solisberg*, est une œuvre posthume.

Vivement attaqué, à cause de la partie socialiste de ses œuvres, un peu mollement défendu, à notre avis, Souvestre a eu plus à se plaindre qu'à se louer de la critique contemporaine qui lui a refusé trop rigoureusement certaines qualités essentielles du roman, à commencer par l'imagination.

(1) Ed. Charton.

Sur ce point, il faut s'entendre. La théorie de l'art, pour l'art qui mène droit aux préciosités d'Arsène Houssaye ou au matérialisme impatientant de Théophile Gautier, n'était pas précisément l'idéal de Souvestre. Il croyait que la vie réelle, observée de haut et avec le désir généreux d'en dégager la grandeur et la beauté morale, offre à l'écrivain des sujets d'un dramatique aussi intéressant que toutes les ficelles des grands machinistes du jour. C'est ce qui l'empêcha toujours d'être un romancier populaire. Pour apprécier des œuvres vraiment distinguées, il faut une certaine culture d'esprit qui manquera toujours aux foules, quel que soit d'ailleurs le degré de lumières auquel elles puissent atteindre. Tout le monde peut lire des romans ; mais, sur cent lecteurs de romans, on peut dire hardiment que quatre-vingt-cinq préféreront les *Trois Mousquetaires* à la *Mare au Diable*, ce qui dit tout. Je ne crois pas que Souvestre eût été de force à mettre sur pied les *Trois Mousquetaires*, mais leur spirituel auteur n'eût pas écrit les *Derniers Bretons*, qui survivront à tous les d'Artagnan du monde.

J. Janin a dit de Souvestre qu'il effleurait l'éloquence sans l'atteindre : ceci ne me paraît pas juste. Souvestre trouvait parfaitement l'éloquence, mais l'éloquence sobre, contenue, de l'esprit breton qu'il représentait si bien, et non cette parole éclatante des races méridionales que nous nous habituons trop à regarder comme la seule et vraie éloquence. Il cherchait patiemment dans le roman quelque chose de plus sérieux qu'un simple délassément ; c'est un enseignement qu'il aspirait à y fonder. Le succès des nouvelles qu'il publiait dans le *Magasin pittoresque*, et les sympathies que cette tendance lui avait values en Suisse le raffermirent dans cette voie dont il ne vit pas assez le danger. L'esprit helvétique, honnête, pratique, religieux, mais étroit, puritain, et en quelque sorte provincial par ses mauvais côtés, l'envahissait sans qu'il s'en doutât. Genève, ville de banquiers intelligents, mais qui a la réputation d'être un petit Paris vertueux, ne lui pardonnait ses romans qu'en faveur du *Philosophe sous les toits*, et les admirateurs français de son talent et de toute son œuvre le voyaient avec regret échapper de jour en jour à son public de vingt années.

Une chose allait cependant l'arrêter sur cette pente : l'histoire qu'il avait toujours aimée, comme toutes les belles réalités. Il était né moins pour le roman proprement dit que pour l'histoire racontée avec l'attrait qui l'a fait accepter par le public. S'il n'était pas précisément érudit, il avait, en revanche, une vive intelligence des temps et des grands courants d'idées, une puissante faculté de généralisation, une critique nette, une bonne foi incontestable, et le zèle patient du chercheur qui aime à s'abreuver aux vraies sources histori-

ques. Le cours d'histoire ancienne, contenu dans ses *Causeries historiques et littéraires*, est une heureuse excursion dans ce domaine : on pourrait tout au plus y reprocher certains aperçus qui se ressentent trop de préoccupations modernes, comme un portrait de Caton. Mais de l'œuvre qui devait être son monument historique (les *Colonisations*, si fatalement interrompues), il n'a surnagé que des épisodes publiés, comme nous l'avons dit, dans la *Revue de Paris* ; ils donnent la mesure de la conscience avec laquelle il avait réuni et mis en œuvre les matériaux de cette histoire si épique.

Quant au talent d'Emile Souvestre, considéré comme auteur dramatique, nous le connaissons assez peu. Il était connu et aimé du public, qui appréciait en lui une grande entente de la scène, un dialogue vif, concis, souvent éloquent (comme dans son *Mystère breton*) et une verve comique de bon aloi. Cette verve, qu'il possédait à un haut degré dans la conversation, lui faisait parfois défaut dans les livres ; témoin son *Monde tel qu'il sera en l'an trois mil*, satire manquée, malgré quelques détails amusants.

C'est toujours une chose délicate de toucher, même avec sympathie, à la vie privée d'un grand écrivain. Nous nous serions fait scrupule d'effleurer celle de Souvestre, si le besoin de compléter cette esquisse ne nous y avait obligé. Au rebours de beaucoup de prédicateurs officiels de morale, il faisait de sa vie le complément et l'application continuelle de ses livres. Toujours occupé à remplir, dans le sens le plus large et le plus élevé, ses devoirs de famille et ses obligations sociales, il était un exemple importun, il faut bien l'avouer, à la majorité de la littérature contemporaine, qui se vengeait de la comparaison par le sarcasme, en l'appelant le *vertueux* Souvestre.

Il en résultait pour lui un certain isolement dont il était loin de se plaindre ; car il y trouvait une heureuse latitude à pouvoir ouvrir sa maison à de vraies amitiés, à l'exclusion de camaraderies équivoques. Sa sympathie, jamais banale, s'accordait à bon escient, avec toute la prudence, mais aussi avec toute la solidité bretonne : elle s'attachait de préférence à ceux de ses compatriotes qui n'avaient point épousé à son égard les ridicules préventions de quelques coterie locales. Son salon était le rendez-vous d'un groupe d'amis choisis, parmi lesquels nous citerons Edouard Charton, Charles Lemonnier, le poète Boulay-Paty, les peintres Laemlein, Belloc et Saint-Germain, le pasteur Monod, le docteur Guépin, le naturaliste Rouault, cercle d'hommes distingués qui venaient se délasser, une fois la semaine, auprès d'un des causeurs les plus fins et les plus bienveillants, et d'un des plus charmants conteurs que l'on puisse imaginer.



L'isolement relatif qu'il avait accepté et même choisi n'excluait nullement, d'ailleurs, un empressement généreux à obliger ses amis par des démarches qu'il n'aimait point à faire pour lui-même. Nous en citerons un trait entre mille. Un jeune auteur, encore inconnu, lui avait demandé une collaboration qu'il dut refuser; mais il lui répondit : « Ecrivez-moi un plan détaillé, » scène par scène, de votre pièce; je l'examinerai, je le méditerai, je ferai ce qu'il sera possible pour l'améliorer, puis je vous le retournerai. La pièce une fois faite, je vous donnerai tous les conseils que vous pourrez désirer, et si elle me paraît avoir des chances de réception, je la présenterai personnellement au théâtre que vous m'indiquerez. »

Nous ne connaissons de Souvestre que deux portraits; l'un publié à Genève par Hunziker, et reproduit dans le *Magasin pittoresque* (1854, p. 401), œuvre médiocre et peu fidèle; l'autre, beau portrait en pied, dû au pinceau de M. Belloc, et qui appartient à sa famille. Souvestre était de grande taille et d'une corpulence qui, voisine de l'obésité, eût exigé une activité physique dont il ne comprit que trop tard le besoin. Sa belle figure, sérieuse et ouverte, encadrée de longs cheveux noirs qui lui tombaient sur les épaules, la douceur toute féminine du regard, la cordialité du geste, tout cela formait un de ces ensembles attrayants, difficiles à analyser et plus encore à oublier. On croyait y voir la dignité patriarcale d'un chef de famille breton, ou la douceur grave et pénétrante d'un pasteur de village allemand; ses deux natures et ses deux sympathies.

Telle fut cette existence utile, laborieuse et bien remplie. S'il nous fallait résumer en un seul mot l'impression qu'elle a laissée, nous n'aurions pas long-temps à chercher : Emile Souvestre a représenté, mieux que personne, la MORALITÉ dans la littérature contemporaine.

Voici, sauf quelques omissions peu importantes, la nomenclature de ses travaux : I. *Trois femmes poètes inconnues*. Nantes, Mellinet, 1829, in-48. II. *Résumé de la méthode de M. Jacotot*. (Pl.) Nantes, Mellinet, 1829, in-8°. III. *Enseignement universel à Nantes, compositions françaises et musicales, dessin, etc.* Nantes, id., 1830, in-8°. IV. *Rêves poétiques*. Nantes, le même, 1834, in-42. V. *Des arts comme puissance gouvernementale*. Nantes, le même, 1832, in-8°. VI. *Les Derniers Bretons*. Paris, Charpentier, 1835-1836, 4 vol. in-8°; — Coquebert, 1843, in-42; — Michel Lévy, 1854, 2 vol. in-42. VII. *Voyage dans le Finistère, ou état de ce département en 1794 et 1795, par Cambry, revu et augmenté par Emile Souvestre, suivi d'une seconde partie intitulée : Le Finistère en 1834, par Emile Souvestre*. Brest, Come fils aîné et Bonetbeau, 1835-1838, 2 parties in-4° (lithog.). VIII. *L'Echelle des Femmes*. Paris, Charpentier, 1835, 2 vol. in-8°. IX. *Les Soirées de famille*

(*Magasin pittoresque*, 1836-1837). X. *Riche et Pauvre*. Paris, Charpentier, 1837, 2 vol. in-8°. XI. *La Maison rouge*. Paris, le même, 1837, 2 vol. in-8°. XII. *L'Homme et l'Argent*. Paris, Charpentier, 1839, 2 vol. in-8°; — Giraud, 1853, in-48. XIII. *Le Journaliste*. Paris, Charpentier, 1839, 2 vol. in-8°. XIV. *Mémoires d'un Sans-Culotte bas-breton*. Paris, Souverain, 1840-1844, 3 vol. in-8°. XV. *La Bretagne pittoresque, texte de Souvestre et dessins de Rouargue et Saint-Germain*. Nantes, Mellinet, 1844, in-f°. XVI. *Pierre et Jean*. Paris, Souverain, 1842, 2 vol. in-8°. XVII. *La Goutte d'eau*. Paris, Coquebert, 1842, 2 vol. in-8°. XVIII. *Le Mât de Cocagne*. Paris, Coquebert, 1843, 2 vol. in-8°. XIX. *Les Deux Misères*. Paris, Coquebert, 1843, 2 vol. in-8°. XX. *Le Foyer breton, illustré par Tony Johannot, Leleux, Pengilly, Fortin et Saint-Germain*. Paris, Coquebert, grand in-8°. XXI. *Le Monde tel qu'il sera en l'an trois mil, illustré par Bertall, Pengilly et Saint-Germain*. Paris, Coquebert, 1846, grand in-8°. XXII. *Les Réprouvés et les Élus*. Paris, Coquebert, 1845, 4 vol. in-8°. XXIII. *Béatrix, publié avec une nouvelle de M. Zaccane*. Paris, de Potter, 1854, 2 vol. in-8°. XXIV. *Le Sceptre de rossau*. Paris, le même, 1854, 3 vol. in-8°. XXV. *Le Roi du monde, illustré par Krabbe*. Paris, veuve Dondey-Dupré, 2 vol. grand in-8°. XXVI. Dans la collection de Michel Lévy, de 1854 à 1856 : *Un philosophe sous les toits*; — *Confessions d'un ouvrier*; — *En quarantaine*; — *Les Derniers Paysans*; — *Scènes de la chouannerie*; — *Chroniques de la mer*; — *Dans la prairie*; — *Les Clairières*; *Scènes de la vie intime*; — *Histoire d'autrefois*; — *Contes et nouvelles*; — *Sous les Filets*; — XXVII. Dans les publications in-48 de Giraud, de 1854 à 1854 : — *Au coin du feu*; — *Sous la tonnelle*; — *Au bord du lac*; — *Pendant la moisson*; — *Le Mendiant de Saint-Roch*; — *Lectures journalières, choix de morceaux*; — *Récits et Souvenirs*. XXVIII. *Causeries historiques et littéraires*. Genève, Cherbuliez, 1854, 2 vol. in-42. XXIX. *Le Mémorial de famille*. Genève, le même, 1854, in-42. XXX. Pièces de théâtre : — *Aux Français : La Protectrice, drame en un acte*, 1844; — *Pour arriver, comédie en trois actes*, 1846; — *Le dernier des Kermor, comédie-vaudeville en un acte*, 1848. — A l'Odéon : *Pierre Landais, drame en cinq actes*, 1843; — *Les Péchés de jeunesse, drame en trois actes*, 1850; — *Un Paysan d'aujourd'hui, comédie en un acte*, 1854; — à la Porte-Saint-Martin : *Riche et Pauvre, drame en cinq actes et en prose*, 1837; — *Le Pasteur, ou l'Évangile et le Foyer, drame en cinq actes*, 1849; — *Le Lion et le Moucheron, drame en cinq actes*, 1850; ces deux derniers drames en collaboration avec M. Eug. Bourgeois; — au Gymnase : *L'Interdiction, drame en deux actes*, 1838; — *La Maîtresse et la Fiancée, drame en deux actes*, 1839; — *Le Père Turlutulu,*

comédie en un acte, 1840; — *L'Oncle Baptiste*, comédie en deux actes, 1844; — *Une Parisienne*, comédie en deux actes, 1844; ces trois dernières pièces en collaboration avec M. Davesnes; — au Vaudeville: *Un homme grave*, comédie-vaudeville en un acte, 1846; — *Le Bonhomme Job*, id. en trois actes, 1846; — *Afnée et Cadette*, en deux actes, en collaboration avec M. Davesnes; — *Charlotte*, en trois actes, en collaboration avec M. Eug. Bourgeois; — aux Variétés: *Le Mousse*, comédie-vaudeville en deux actes, 1846; — *Le Filleul de tout le monde*, id. en quatre actes, 1847; — à l'Ambigu: *Un enfant de Paris*, drame en cinq actes, 1847; — *Un Mystère breton*, cinq actes en prose et un prologue en vers.

Outre ces diverses œuvres, nous citerons une biographie tout intime, tirée à un petit nombre d'exemplaires et destinée seulement à quelques amis, *Bianca-Milési-Mojon*; — et beaucoup d'ouvrages inachevés, comme *l'Histoire des Colonisations*, dont il avait seulement fait les chapitres relatifs à la découverte de l'Amérique par les Scandinaves, aux colonies génoises de la mer Noire, et à la conquête des Canaries; — son recueil des *Chants populaires de la France*, que l'on regrettera toujours de voir inachevé; — *La Dernière Étape*, qui avait paru, en très-grande partie, dans le *Magasin pittoresque* (1854), et qui a été terminée par M<sup>lle</sup> Montgolfier; — enfin, son *Cours de littérature contemporaine*, vaste travail qu'il avait à peu près terminé, en vue de son second voyage en Suisse, et qui devait offrir un spectacle presque sans précédents, celui d'une belle époque littéraire jugée par un de ses grands acteurs. On voit que ce fécond et sérieux esprit était dans une voie de production plus abondante qu'à aucune époque de sa vie, quand la mort est venue subitement l'enlever à ce monde littéraire qui, aujourd'hui plus que jamais, avait besoin d'un aussi ferme exemple. G. L.

SUC (ETIENNE-NICOLAS-EDOUARD) (1), — né à Lorient, le 40 messidor an X (29 juin 1802), est décédé à Nantes, le 16 mars 1855. Son père, d'origine italienne, avait été naturalisé Français, et était employé dans le port de Lorient. Le jeune Suc, qui avait fait à l'école de dessin de cette ville des progrès rapides et soutenus, fut admis, à l'âge de quatorze ans, dans l'atelier de M. Hubac, artiste modeste et distingué, qui dirigeait les travaux de sculpture d'ornementation pour les vaisseaux de guerre construits à Lorient; c'est alors qu'il se sentit vivement entraîné vers cet art, passion de toute sa vie. Il vint à Nantes en 1825, et à peine âgé de vingt-quatre ans, il épousa

(1) Cet article, que M. A. Guéraud nous avait adressé sous forme de *Notes à consulter*, nous paraissant assez complet, nous le donnons sans y rien changer. P. L...l.

M<sup>lle</sup> Mélanie-Véronique Taboureux (1), qui lui facilita les moyens de se rendre à Paris, pour qu'il pût travailler sous les yeux des maîtres et compléter ses études, nécessairement imparfaites. Il entra dans l'atelier de M. Lemaire, le célèbre auteur du fronton de la Madeleine, et suivit les cours de quelques écoles particulières, puis de celle des Beaux-Arts; mais son séjour à Paris fut malheureusement trop court.

De retour en 1828 dans sa chère Bretagne, il se lia à Nantes avec plusieurs de ses compatriotes, Emile Souvestre, Guépin, Billault, aujourd'hui ministre de l'intérieur, qui ne l'a jamais oublié.

A la première exposition nantaise, qui eut lieu à la bibliothèque publique, Suc présenta une *Vierge* et de jolies *têtes d'enfants*. La critique fut sévère au point de faire douter l'artiste de son talent. Néanmoins, il composa son *Jeune Pêcheur breton agaçant un crabe au bord de la mer*. Ce fut le premier sujet qui fit connaître Suc au grand salon du Louvre. Cette œuvre, conservée au Musée des tableaux de Nantes, fit dire de Suc à David (d'Angers): « Il est comme » l'enfant qui fait son premier pas: cette œuvre » est d'un bon augure pour son jeune auteur. » Les détails de cette charmante statue sont bien, la pose est naturelle, et la figure, qui reproduit fidèlement le type breton, est très-heureuse. Il est fâcheux que cette œuvre, modelée avant celle de Rude, n'ait pas été exposée à la même époque. Le ministre reconnut le mérite réel de cette statue, et accorda à Suc un bloc de marbre pour l'exécution du buste du général Dumoustier, qu'il lui commanda.

Bientôt la *Petite Mendiant bretonne*, appuyée contre sa croix de granit, vint assigner à Suc un rang distingué parmi les artistes. M. Bacqua, de Nantes, en amateur de goût, fit l'acquisition de cette œuvre reproduite par le marbre (2).

A l'exposition qui s'ouvrit à Nantes, le 5 juin 1836, Suc acheva de révéler son talent, en exposant, sous les nos 224 à 236, treize œuvres diverses, son *Pêcheur breton*, sa *Mendiant*, six bustes, quatre médaillons, et une *Sorcière arrachant son enfant à sa mère* (esquisse).

(1) M<sup>lle</sup> Suc est décédée à Nantes, le 16 juillet 1855, dans sa soixante-cinquième année.

(2) Un jour, dit M. V<sup>o</sup> Mangin (*Discours prononcé aux funérailles de Suc*), une larme se forma dans le cœur de Suc, en tomba, se figea, devint marbre, et avec ce marbre, il fit cette prière, cette douleur, cette misère, à laquelle il donna le nom de *Mendiant bretonne*. Suc était Breton; l'enfant demi-nue, agenouillée au pied d'une croix, l'œil en larmes, la main tendue à un passant invisible, c'était la Bretagne elle-même, qu'il avait personnifiée, et le passant invisible, c'était le progrès, auquel la Bretagne, pauvre et demi-nue aussi, demandait l'aumône d'une plus grande somme de progrès, le défrichement de ses landes, le bien-être de ses fermiers. Car, ne l'oublions pas, ce ne sont pas seulement des statues, ce sont des pensées que l'artiste taille dans le marbre. (Phare de la Loire, du 19 mars 1855.)